Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 40

Artikel: En champs
Autor: Guex, Benjamin
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225442

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 72me Année | N° 40 | Samedi 7 octobre 1933

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

EN CHAMPS

CE sont parmi nos plus beaux souvenirs de gosses, ces longues journées passées à deux ou trois dans les prés encore verts, les oreilles bourdonnantes à vous donner le vertige, à cause des sonnailles tout près.

Nous n'étions pas fils de paysans. Mais, comme nous habitions dans la banlieue, à deux pas des bois et des fermes, nous étions toute l'année mêlés aux travaux des champs. On se battait pour tirer le grand râteau, en été : on suait tout son sang au moment des moissons... en toute occasion, on multipliait ces petits services pour nous attirer la bienveillance des paysans. Et, l'oreille tendue, on guettait l'arrivée du troupeau. Un bruit d'eau dans l'appareil de chasse et d'un bond, nous voilà sur la route ! Mais rien, c'était encore trop tôt !

Depuis longtemps déjà, l'on était prêt ! Ah ! mais ce qui s'appelle être prêt !

On s'en allait quelques-uns, le long d'une certaine haie, avec des détours et des ruses de Sioux ! Dame ! on ne tenait pas à dévoiler nos « nites », comme ça, à n'importe qui ! Et l'on choisissait amoureusement une baguette épaisse et bien droite : le manche du fouet ! Rentrés à la maison avec notre butin, on fignolait au couteau la poignée et la pointe, on dessinait dans l'écorce ces spirales blanches qui avancent si drôlement quand on tourne le bois dans sa main. Alors, quand tout était parachevé, on secouait les copeaux crochés à nos blouses et l'on attendait qu'un certain de nos camarades voulût bien nous passer un long poinçon, recourbé et luisant. Et religieusement, nous gravions nos noms et prénoms avec, au-dessus ou dessous, la croix fédérale comme il convient.

Puis, il y avait la ficelle. On prenait de cette excellente cordelette de postier qu'on tressait serrée, en s'aidant des dents pour nouer les bouts.

Et en avant les claquées ! N'allez pas croire que c'est si simple que cela ! Evidemment, on peut claquer comme les filles, là, tout simplement, droit devant soi d'un petit coup de poignet ! Mais c'est bon pour les petits d'opérer ainsi. Non. Un claqueur qui se respecte tire d'autres « sonnées » de sa ficelle! On promène doucement la mèche, comme pour battre la mesure à quatre temps, de droite à gauche et brusquement, quand la main passe devant la poitrine, on décroche le poignet violemment en arrière.

L'apprentissage ne va pas sans de sérieuses rayures sur les mollets nus ! Ou bien, sans qu'on sache comment ça s'est passé, la mèche vous cingle un œil qui se met à pleurer, à pleurer au mépris de votre courage !

Enfin, un beau jour, les vaches sont là, un peu excitées de se sentir libres et de voir cette étendue de bonne herbe fraîche qu'on cueille à même la terre.

Tout de suite, le petit Suisse allemand, engagé pour la saison, nous prévient du danger. Du bout de son fouet (un fouet « comme les hommes », qu'on achète dans un magasin !) il nous désigne une bête rousse avec un « toupin » sourd, qui broute rageusement :

— Tension, il est pas bon !

Mais amis ! ça vous donne froid dans le dos ! Et l'on serre son fouet, en cherchant des yeux l'arbre le plus proche !

Mais, peu à peu, on s'habitue au danger ! On sent son cœur battre moins vite et comme il s'agit de « tourner » la bête, on se met à trois ou quatre. On prend son temps pour décrire une vaste courbe derrière l'animal et l'on s'avance, claquant du fouet, gesticulant, criant... si bien que toutes les vaches s'arrêtent de brouter et, tout en mastiquant regardent ce qui se passe sans s'émouvoir !

Dès ce jour, il ne faut plus compter sur nous pour faire des commissions... ou pour rentrer à l'heure des repas. Il arrive qu'on soupe à la ferme où l'on avale sans sourciller, deux assiettées de soupe aux poireaux qu'on déteste et qu'on n'a jamais pu nous faire goûter à la maison !

Le petit Suisse allemand « profite » de notre compagnie pour apprendre quelques mots de français (et quels mots !) On imite ses manières. Par exemple, on s'agenouille dans l'herbe humide et le petit bout du fouet dans la main, on frappe, on frappe le sol à la même place, jusqu'à former une profonde et étroite rigole. Et l'on recommence un peu plus loin ! Ou bien, il nous montre comment on raccourcit et on donne du poids à une lanière trop légère, par une série de boucles qui entrent les unes dans les autres et se dévident très vite, en tirant.

Jusqu'à la nuit, on reste en champs. On ne voit plus les bêtes. Et tout d'un coup, un domestique arrive et crie de loin :

— Gottfried ! Gottfried ! Y faut rentrer !

Comme il ne comprend pas, on lui répète la commission. Alors, il répond :

— Vo'ei !

Et ce sont les derniers coups de fouets sur les croupes hautes. Les courses à toute haleine. Et le troupeau affolé qui se lance dans le chemin creux et les clochettes qui s'étranglent...

Benj. Guex.

Le bon motif. — Le célèbre humoriste Mark-Twain ne se mêla de politique qu'une fois, en faisant campagne pour un certain général Joseph Hawley, qui sollicitait un mandat sénatorial. Ayant été invité à parler au cours d'une réunion publique, il s'acquitta ainsi de sa mission :

« Le général Joseph Hawley mérite votre appui, quoiqu'il ne soit pas plus capable de purifier à lui seul le Sénat, qu'un bouquet de fleurs ne serait suffisant pour parfumer une fabrique de colle. Mais c'est un homme de bien. Jamais vous ne le verrez renvoyer de sa porte un mendiant les mains vides ; il lui donnera toujours quelque chose, quand ce ne serait qu'une lettre de recommandation pour moi, m'enjoignant de venir en aide au pauvre diable. »

UN POETE WALLON

LE CONTEUR a parfois donné à ses lecteurs des échantillons de provençal. Il pourrait les intéresser de lire le morceau suivant, qui appartient, lui, au groupe des patois wallons. L'auteur, Jules Mousseron, de Lille, mineur de son métier, a publié plusieurs petits recueils de vers où l'âme du *pays noir* s'exprime dans la langue qui lui est propre. Le poète Auguste Dorchain, qui a préfacé un de ces recueils : *Feuillets noircis*, a rendu un touchant hommage à son confrère obscur : « Le cher et bon poète qui, la journées finie, lorsque *l' cag' del fosse* (l'ascenseur de la mine) l'a remonté à la surface de la terre et que s'est éteinte *el lampe du fond* (la lampe du mineur), rallume, pour écrire des vers, sa petite lampe d'étude dont le rayonnement ira comme l'autre, mais cette fois dans les âmes, susciter de la joie et dissiper des ténèbres. »

La langue de Mousseron est celle qui se parle dans les régions frontières de France et de Belgique. Plus proche du français que le wallon de la province de Liège, d'une formation si intéressante, mais plus malaisé à comprendre, elle a, comme tous les patois, ses termes caractéristiques et ses expressions pittoresques dont l'excellent conteur français Charles Deulin s'est plu à farcir ses récits savoureux et trop peu connus.

On remarquera dans les vers que nous allons citer la fréquence des élisions. Ce ne sont point tant là licences poétiques qu'usage général dans la conversation. De ce fait, ce wallon si facile à comprendre quand on le voit écrit l'est beaucoup moins quand on l'entend parler. Au reste, la prononciation peut rendre méconnaissables à l'oreille des mots qui s'écrivent comme en français : *femme*, par exemple, se dira *faimme*.

Mousseron, poète des humbles, chante les travaux de la mine, les gens, les bêtes et les choses de *la fosse :* l'écurie du fond, la lampe du mineur, le boute-feu qui à travers les galeries s'en va faire *buquer* (éclater) la poudre. Souvent aussi, il nous ramène *au jour* pour dire les joies et les tristesses de la vie des corons. Tout cela simplement, sans déclamations, avec la bonhomie de qui prend la vie comme elle est, et la trouve assez bonne si seulement on sait l'assaisonner de bienveillance, s'entr'aider et s'aimer.

Ed. Vautier.

LES VIEUX CORONS. [1]

Les tots [2] *d'eun' couleur plutôt terne,*
Aux bords, pa' l' temps, usés, rognés,
Les vieux corons sont alignés
Tout comm' les cambuss's d'eun' caserne.

Un min' mur sépar' les visins,
Etouff' mal el bruit des disputes...
All's s'arsaun'nt [3] *tertous, les cahutes,*
Vu's d'in déhors si bin qu'in d'dins.

Quand in a fait les premièr's fosses,
In a bâti ces longs corons.
Ch'est dir' qu' all's ont d' l'âch', [4] *ces maisons,*
Et qu'all's ont vu beaucop d' vieill's chosses.

L' masur' s' pass' presque d' père in fils.
Souvint, quand un vieux quitt' la terre,
Ch'est s'n'infant qui d'vient locataire,
Comm' s'il héritot de c' logis.